

La Chanson de Roland

La Chanson de Roland est un poème épique composé, vers le XII^e siècle, à la gloire de Charlemagne, trois siècles après sa mort.

On évite de parler d'épopée parce que ce célèbre poème est, par sa composition, très loin d'atteindre les qualités esthétiques et l'art sublime des épopées véritables, telles qu'elles ont été conçues par les grands génies de l'Antiquité gréco-romaine : Homère pour les Grecs, avec *l'Odyssée* et *l'Illiade*, et Virgile pour les Romains, avec *l'Enéide*.

Pourtant *La Chanson de Roland* est considérée comme une œuvre capitale, dans la mesure où c'est la première fois depuis la fin de l'Antiquité qu'un texte de cette qualité et de cette envergure apparaît en Occident. La longue éclipse à laquelle la disparition de l'Antiquité avait condamné l'art et la littérature en Occident semblait ainsi être proche de sa fin. Avec *la Chanson de Roland*, « le premier style élevé du Moyen Age européen naît » dit effectivement Erich Auerbach, un des plus grands critiques littéraires du XX^e siècle. (Vos professeurs auront certainement l'occasion de vous parler de son célèbre livre *Mimésis*.)

Avant de vous proposer un extrait de *La chanson de Roland*, il convient d'abord de vous faire connaître quelques brèves notions de ce qu'est l'épopée.

L'épopée raconte des événements de l'histoire, non pour en décrire le contenu et le déroulement chronologique, pour en expliquer les causes et les conséquences, mais plutôt pour en faire un cadre dans lequel la grandeur, l'héroïsme, la pureté, la beauté, le courage du héros apparaissent dans toute leur splendeur. Tous les éléments du récit ne servent qu'à embellir ses actions, à glorifier ses exploits, à rehausser sa gloire. Aucune difficulté, aucun obstacle, aucun danger, rien ne peut ébranler sa volonté de mener jusqu'au bout la mission dont il est chargé, quel qu'en soit le poids, quelles qu'en soient les

contraintes. Au moment de l'action, ses vertus brillent de toute leur pureté. Sa force, son endurance, son courage ne connaissent aucune de ces limites qui sont celles de notre faible condition d'êtres humains. Aussi est-il inaccessible à la douleur, à la peur, à la fatigue. Quant à ses adversaires, ils sont présentés dans leur plus détestable laideur, physique et morale. Leur courage, leur puissance ne sont signalés que pour mettre en valeur l'éclat de ceux que le héros leur oppose.

Il en résulte que la mythologie, la légende, le merveilleux prennent la plus grande part dans la composition de l'épopée et que la vérité historique y est largement sacrifiée, comme nous allons le voir dans la *Chanson de Roland*.

Si vous lisez *l'Illiade* ou *l'Enéide*, vous verrez à quel niveau de perfection Homère et Virgile ont su porter ces procédés et les effets puissants qu'ils en ont tirés.

Mais comme je l'ai déjà indiqué, La *Chanson de Roland* ne peut être comparée à de tels monuments de poésie et de beauté.

Donc, ce poème raconte un épisode de la guerre que Charlemagne mena contre les musulmans d'Espagne (Vous en trouverez un résumé clair dans l'encyclopédie en ligne Wikipedia). Roland, son neveu, y trouva la mort, victime de la trahison de Ganelon, son beau-père.

Ce dernier est désigné par Charlemagne, sur la proposition de Roland, pour être l'émissaire qui doit négocier les conditions dans lesquelles la paix proposée par le roi musulman de la Taïfa de Saragosse doit être signée. Or, il s'agit d'une mission particulièrement périlleuse, car les infidèles (c'est-à-dire les musulmans) n'ont pas la réputation d'être tendres ni magnanimes quand il s'agit de décider du sort des émissaires qu'on leur envoie. Bref, pour Ganelon, la proposition de son beau-fils équivaut à une sentence de mort. Cependant, méditant déjà des moyens de se venger, il refuse fièrement l'offre de ce dernier de le remplacer, en jurant de lui faire payer chèrement sa perfidie. Voici comment le poème présente cet affrontement :

« Francs chevaliers, dit l'empereur Charles,

Elisez-moi un baron de mes marches,

Qui à Marsile me porte mon message. »

Roland dit: « Ce sera Ganelon, mon parâtre. »

Les Français disent: « Oui, il le peut bien faire;

Si vous l'écartez, vous n'en verrez pas un plus sage. »

Et le comte Ganelon fut rempli d'angoisse.

De son col jette ses grandes peaux de martre

Et est resté en son bliaut de soie

. Vairs il avait les yeux et très fier le visage,

Noble le corps et les flancs larges;

Il était si beau que tous ses pairs l'en regardent.

Il dit à Roland: « Tout fol, pourquoi ta rage?

On le sait bien, que je suis ton parâtre:

Ainsi tu as jugé que vers Marsile j'aïlle?

Si Dieu m'accorde que de là je revienne,

Je te créerai une telle adversité

Qui durera la longueur de ta vie! »

Roland répond : « Orgueil et folie!

On le sait bien, que je n'ai cure de menace ;

Mais c'est au sage à faire l'ambassade.

Si le roi veut, je suis prêt à la faire pour vous ! »

Ganelon répond: « Pour moi tu n'iras mie,

Tu n'es pas mon homme et je ne suis pas ton sire

Charles commande que je fasse son service :

En Saragosse j'irai donc à Marsile.

Mais j'y ferai quelque peu de folie

Pour apaiser cette mienne colère. »

Quand Roland l'entendit, il commença de rire.

Mais quand Ganelon vit le rire de Roland,

Tel deuil en a que presque il en éclate ;
Bien peu s'en faut qu'il ne perde le sens ;
Il dit au comte : « Je ne vous aime point :
Vous avez attiré sur moi un jugement faux.
Droit empereur, me voici devant vous :
Je veux remplir votre commandement.
En Saragosse je sais bien qu'il me faut aller.
Homme qui va là n'en peut pas revenir.
Surtout j'ai pour femme votre sœur ;
J'en ai un fils, il n'en est pas de plus beau,
C'est Baudoin, dit-il, qui sera un preux.
A lui je lègue mes biens et mes fiefs. Gardez-le bien, mes yeux ne le verront plus. »
Charles répond: « Vous avez le cœur bien tendre !
Quand je commande, il faut vous en aller ! »
Or dit le roi : « Guenes, venez avant,
Et recevez le bâton et le gant.
Vous l'avez entendu : sur vous est le jugement des Francs.
- Sire, dit Ganelon, c'est l'œuvre de Roland.
Je ne l'aimerai jamais, de tout mon vivant,
Ni Olivier, parce qu'il est son ami,
Ni les douze pairs, parce qu'ils l'aiment tant.
Je les défie, Sire, devant vos yeux. »
Le roi lui dit: « Vous êtes plein de haine;
Mais vous irez, certes, quand je le commande. »

La Chanson de Roland, traduction d'A. Pauphilet, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1952,
pp. 30-31.

Comme je l'expliquais plus haut, La *Chanson de Roland* apparaît plus de trois siècles après les événements qu'elle raconte.

La crise dans laquelle la France se débattait était d'une telle ampleur et l'urgence d'y remédier si grande que le besoin s'est fait sentir d'offrir à la nation et à ses chefs un modèle national de grandeur, susceptible de les conduire sur la voie du salut et de la délivrance. Comme le dit Erich Auerbach, le « *transfert naïf d'événements vieux de trois siècles dans l'idéologie de la société féodale telle qu'elle s'est constituée au début de l'ère des Croisades, l'exploitation du sujet à des fins de propagande ecclésiastiques et féodale, tout cela confère au poème quelque chose d'actuel et de vivant ; on y perçoit même le germe d'un sentiment national.* » *Mimésis*, (p. 130-131)

C'est que, comme leurs prédécesseurs mérovingiens, les derniers rois carolingiens se sont enlisés dans les mêmes difficultés que celles qui avaient été fatales à la dynastie mérovingienne.

En effet, profitant de ces faiblesses, de nouveaux envahisseurs déferlent sur la France aux IX^e et X^e siècles. Les Normands (ou les Vikings) arrivent du Nord, les Hongrois surgissent à l'Est, les musulmans attaquent au Sud. Ces incursions provoquent d'énormes ravages et de grandes destructions et tout ce que la Renaissance carolingienne avait pu réaliser de grand s'est trouvé soudain anéanti.

Surtout ces événements étaient l'occasion pour les populations de découvrir l'incapacité des rois à les protéger. Ils se tournèrent alors vers ceux qui dans leurs régions avaient assez de pouvoir pour leur offrir la protection dont ils ont besoin. Le rôle des grands seigneurs, les comtes et les ducs (qui sont aux Carolingiens ce que les maires de palais furent aux Mérovingiens) fut crucial dans la lutte contre les envahisseurs. Ainsi le comte d'Eudes est présenté par Jacques le Goff comme « le héros de la résistance de Paris en 885-886 contre les Normands » (p.64).

Un autre signe de la décadence carolingienne est que la royauté y est devenue élective, c'est-à-dire non héréditaire. Un des grands seigneurs, appelé Hugues Capet, en profitera pour se proclamer roi, en 987. Ce sera le début de la dynastie des Capétiens, qui, sous ses différentes branches, règnera sur la France jusqu'en 1848, et qui continue d'exister aujourd'hui même, puisque

c'est l'un de ses lointains descendants qui règne actuellement en Espagne (Philippe VI).

Cependant, le pouvoir des premiers rois capétiens est resté longtemps marqué par la faiblesse qu'ils ont héritée des derniers Carolingiens. Comme le dit Jacques Le Goff, ceux « *des grands qui, tels les comtes, étaient investis de pouvoirs découlant de leurs fonctions publiques eurent tendance à les confondre avec les droits qu'ils avaient en tant que seigneurs sur leurs vassaux, tandis que les autres, à leur exemple, les usurpaient de plus en plus [...]. Chaque homme désormais va dépendre de plus en plus de son seigneur, et cet horizon proche, ce joug d'autant plus lourd qu'il s'exerce dans un cercle plus étroit seront fondés en droit, la base du pouvoir sera de plus en plus la possession de la terre, et le fondement de la moralité sera la fidélité, la foi qui remplaceront pour longtemps les vertus civiques gréco-romaines.* » (P.67-68)

C'est ainsi que les principales structures de la Féodalité sont mises en place en France. (Nous y reviendrons).

Voilà donc le contexte historique dans lequel apparaît *La Chanson de Roland*.

Comme je le disais plus haut, au temps de Charlemagne, la rivalité entre le monde musulman et le monde chrétien n'avait pas encore atteint ce degré d'hostilité qui allait commencer à la caractériser à l'époque de l'apparition de *La Chanson de Roland*. Certes les campagnes militaires qui ont permis au chef des Francs de conquérir de vastes territoires en Allemagne et en Italie n'étaient pas exemptes de motivations religieuses (Évangélisation des peuples barbares de l'est de l'Allemagne ou des Lombards en Italie, par exemple), mais celles qu'il mena contre les musulmans d'Espagne répondaient surtout à son désir d'étendre les frontières de son empire. D'ailleurs, la fameuse Reconquista des Espagnols elle-même n'a commencé à revêtir cette forte connotation religieuse que nous lui connaissons qu'à partir du XI^e siècle. (Dans le *Cid* que vous avez au programme du module « Initiation aux genres dramatiques », Rodrigue est présenté comme le héros de la chrétienté médiévale, pour ses victoires décisives contre les musulmans d'Espagne. Une célèbre chanson de geste, composée vers la même époque que *La Chanson de Roland*, que les Espagnols apprennent aujourd'hui à l'école, intitulée *Cantar de mio Cid* raconte les prétendus exploits par lesquels le Cid terrorisait les armées musulmanes. Or, la

réalité historique dit autre chose. Certes, le Cid fut un grand chef de guerre, mais avant de se distinguer dans sa lutte contre les musulmans, il avait d'abord combattu pendant cinq ans comme mercenaire au service de la Taifa de Saragosse, celle-là même dont parle la *Chanson de Roland*, et l'armée chrétienne qu'il commandait contre les Almoravides المرابطون était composée dans sa majorité de soldats musulmans, spécialement dans la cavalerie).

Or, entre temps, l'Église catholique est devenue extrêmement puissante, sa richesse, immense et son emprise sur les esprits, absolue. Le temps est donc venu pour elle de réaliser son ancien rêve de chasser les infidèles des terres chrétiennes, en Orient (Palestine, Syrie..., à travers les Croisades الحروب الصليبية) et en Occident (Espagne, par la Reconquista).

L'ennemi maintenant ce sont les Sarrasins (nom qu'on donnait d'abord aux Arabes, ensuite aux musulmans). C'est donc chez ces derniers que doit se rendre Ganelon. C'est l'occasion pour nous d'apprendre que les mœurs des musulmans sont des plus méprisables qui soient, puisqu'ils ne reculent devant aucun scrupule, aucune morale, pour assouvir leur instinct haineux et sanguinaire, et n'hésitent pas, par exemple, à massacrer les envoyés de leurs ennemis, au mépris de ces lois universelles et sacrées qui veulent qu'on n'attente jamais à l'intégrité physique des émissaires des pays en conflit. (C'est pourquoi aujourd'hui, vous entendez souvent parler de l'immunité diplomatique, c'est-à-dire, cette obligation à laquelle tous les États sont soumis de ne jamais s'en prendre aux représentants des nations étrangères, sous quelque prétexte que ce soit, et à leur assurer une sûreté entière et absolue, même en temps de guerre. Évidemment, de nos jours, ce devoir relève du droit international, auquel des conventions internationales donnent une force qui transcende celle du droit des États.) Mais, nous sommes au XII^e siècle, à un moment où la morale chevaleresque (Nous en parlerons plus bas) devient prédominante en Occident. Or l'honneur en est justement la valeur la plus importante. Donc, on imagine quel effet doit produire sur les consciences cette infâme habitude que l'on attribue aux Sarrasins de manquer à une des règles les plus élémentaires de l'honneur, qui est de laisser la vie sauve aux émissaires que les autres ont la confiance de leur envoyer. Par ailleurs, en concluant un accord avec l'autre traître, Ganelon, ils montrent un autre aspect

de leur infamie, qui est de manquer de loyauté dans la guerre, et d'être obligé d'agir avec trahison au moment d'affronter leurs adversaires.

Nous retrouvons là une des caractéristiques de l'épopée, qui consiste à déprécier l'ennemi, à le rabaisser, à l'affubler des tares les plus odieuses et les plus méprisables. Roland doit donc affronter un ennemi lâche et sans honneur. En effet, sa mort héroïque est présentée comme le résultat d'une double perfidie : d'un côté, la trahison fomentée par Ganelon, qui a trouvé le moyen de convaincre Charlemagne de donner à Roland le commandement de l'arrière-garde de son armée afin d'en aviser les Sarrasins, et de l'autre, la trahison dont ces derniers ont honteusement usé pour en finir avec leur auguste et implacable ennemi.

Mais ce Roland, c'est celui de l'épopée, de la légende ; le vrai, celui de l'histoire est mort à la suite d'une embuscade tendue à l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne par les Basques, un peuple bien européen.

Pourtant, ces Sarrasins que l'on dénigre ainsi cruellement dans La *Chanson de Roland* ont bâti en Espagne une des plus brillantes civilisations que l'Europe ait connues. Les arts, les sciences, la culture y ont brillé de tout leur éclat. L'administration, les services publics, les différentes techniques, la science de la guerre, tout y était florissant. Quant à la tolérance religieuse, celle qui y prévalait est, aujourd'hui, partout célébrée comme un véritable modèle. En fait, le seul tort des musulmans d'Espagne fut de n'avoir pas su surmonter leurs divisions (Rappelez-vous ملوك الطوائف) et d'y avoir si tragiquement succombé.